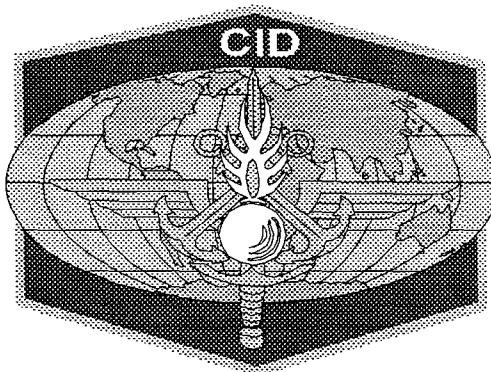




LES RELATIONS ENTRE LA TACTIQUE ET LA STRATEGIE

Le Chef d'Escadron GRAMMATICO Daniel

Collège Interarmées de Défense

Division D - Groupe 5

Nombre de pages : 28

Paris, le 14/04/99

BIBLIOGRAPHIE

<i>Les voix de la stratégie : GUIBERT</i>	Général POIRIER
<i>Le fil de l'épée</i>	Général DE GAULLE
<i>La France et son armée</i>	Général DE GAULLE
<i>Mémoires de sept vies</i>	Jean- François DENIAU
<i>Bureau des secrets perdus</i>	Jean-François DENIAU
<i>Mémoires</i>	Winston CHURCHILL
<i>De la guerre : CLAUSEWITZ</i>	Raymond ARON
<i>La bataille de BIR-HAKEIM</i>	Laurent HENNINGER

SOMMAIRE

1. INTRODUCTION	1
2. PRINCIPES FONDAMENTAUX ET DEFINITIONS	3
2.1 LA STRATEGIE EST UNE METHODE ALORS QUE LA TACTIQUE EST UNE TECHNIQUE	3
2.2 LE RECOURS AU COUPLE MOYEN / FIN PERMET DE FAIRE UNE DISTINCTION CONSTRUCTIVE ENTRE LES DEUX CONCEPTS	5
2.3 LA STRATEGIE EST NEE DE CE QU'IL FALLAIT CREER UNE METHODE PERMETTANT DE RELIER L'ACTE DE GUERRE AUX FINS POLITIQUES	6
2.4 LA TACTIQUE S'ENSEIGNE CAR C'EST LE FRUIT DE L'EXPERIENCE ET DU TRAVAIL. LA STRATEGIE EST LE FRUIT DE L'INTELLIGENCE PUISQU'IL S'AGIT AU BOUT DU COMPTE, DE L'AFFRONTMENT DE DEUX ESPRITS	7
2.5 L'ACTION DE TACTIQUE EST TOUJOURS SYNONYME DE COMBAT, PAS LA STRATEGIE	8
3. TACTICIENS ET STRATEGES DOIVENT AGIR EN FONCTION DE LEUR OBJECTIF RESPECTIF. DANS LE CAS CONTRAIRE ET L'HISTOIRE MONTRE QUE LA TENTATION EST GRANDE, L'ISSUE DES BATAILLES PEUT FACILEMENT BASCULER	9
3.1 TOUTE ACTION TACTIQUE DOIT S'INSCRIRE DANS LE CADRE D'UN BUT STRATEGIQUE; PAR CONSEQUENT LA TACTIQUE EST SUBORDONNEE A LA STRATEGIE	9
3.2 C'EST EN SERVANT D'INTERFACE ENTRE LA POLITIQUE ET LA TACTIQUE QUE LES BUTS STRATEGIQUES OPERENT LEUR TRANSFORMATION	9
3.3 A LA GUERRE, LES ERREURS SONT SOUVENT COMMISES QUAND LE TACTICIEN FAIT DE LA STRATEGIE ET INVERSEMENT	10
3.4 LES CIRCONSTANCES PEUVENT DONNER A UN MEME ACTE, TANTOT UN ROLE STRATEGIQUE ET TANTOT UN ROLE TACTIQUE	12
3.5 LES VICTOIRES TACTIQUES SONT TROMPEUSES LORSQU'ELLES NE S'INSCRIVENT PAS OU PLUS, DANS UNE LOGIQUE STRATEGIQUE	14
4. LA STRATEGIE DOIT DEMEURER UNE METHODE PROPRE A EXERCER LES INTELLIGENCES. DES PRINCIPES METAPHYSIQUES DECOULENT RAREMENT DES REFLEXIONS DOCTRINALES	17
4.1 L'ETUDE DES BATAILLES N'A PAS COMME PRINCIPAL BUT, D'EN TIRER UN PROCEDE UNIVERSEL DE VICTOIRE	17
4.2 LA STRATEGIE DOIT DEMEURER UNE DIALECTIQUE PROPRE A EXERCER LES INTELLIGENCES	18
4.3 L'EVOLUTION DES PRINCIPES TACTIQUES ET STRATEGIQUES PAR RAPPORT A L'EXPERIENCE HISTORIQUE	19

4.4 LA STRATEGIE N'A QUE PEU D'INFLUENCES SUR LE DEROULEMENT DES OPERATIONS. MAIS L'EVOLUTION DES MOYENS DE LA TACTIQUE DOIT REGULIEREMENT CONDUIRE A DES EVOLUTIONS STRATEGIQUES.....	20
4.5 L'INTERET POUR LE CHEF DE GUERRE, EST DE SAVOIR S'IL PEUT DEDUIRE SES DECISIONS DES PRINCIPES.....	22
5. CONCLUSION	23

1. INTRODUCTION

Les penseurs stratégiques définissent l'art opératif comme le niveau intermédiaire entre tactique et stratégie. Le comte de Guibert au XVIII^e siècle, avait procédé de la même manière en faisant du concept stratégique, le lien entre la politique et la stratégie.

Cette évolution est induite dans les deux cas par le progrès technologique, les circonstances changeantes des conflits et la dilatation croissante des espaces consacrés aux batailles. La définition de la stratégie comme charnière entre l'art guerrier qu'est la tactique et la politique qui en est l'initiatrice, a donné lieu à d'innombrables études où dialectique et sémantique prennent souvent le dessus sur une véritable réflexion constructive. En fait, l'analyse de la différence et des rapports entre tactique et stratégie est une démarche purement intellectuelle qui peut très rapidement venir sur le terrain de la philosophie et de la métaphysique. Cette constatation faite, l'homme de guerre doit-il ou peut-il tirer parti de cette dialectique?

Le phénomène d'intellectualisation de l'art de la guerre par l'expression de la stratégie, correspond au mouvement des philosophes et à l'avènement de la méthode.

Pour autant il faut mesurer tout ce qui peut rapprocher et tout ce qui doit éloigner tactique de stratégie. De cette cruciale distinction, dépend l'issue des batailles.

L'histoire nous aide dans cette entreprise et si une évidente interdépendance s'instaure de fait, entre ces deux concepts, l'étude des conflits nous apprend qu'en réalité, la frontière qui les sépare est essentiellement mouvante. Si les contours théoriques sont assez faciles à approcher, l'expérience montre que le chef militaire est principalement confronté à des circonstances évolutives. C'est ce qui donne à la guerre ce côté imprévisible qui fascine et qui déroute. Dans ces conditions, à part quelques principes intangibles, la tactique n'apprend pas comment gagner les guerres mais plus sûrement comment ne pas les perdre. La stratégie se contente elle, d'affûter les esprits des futurs chefs d'armées en campagne, pour qu'une fois en situation, les intelligences soient capables d'appréhender un ensemble complexe d'invariants.

La confrontation de ces deux composantes de l'art de la guerre à travers l'histoire met en évidence trois groupes d'idées principales:

- la tactique est bien une science que l'on peut enseigner et pour qui l'expérience a un sens. A l'inverse, la stratégie est l'exercice d'une intelligence et d'une volonté face à un ensemble de problèmes complexes.

- la tactique est subordonnée à la stratégie parce qu'elle en reçoit les lieux, les moyens et le pourquoi des combats à mener. Elle lui est subordonnée parce que seule la stratégie sait relier les combats entre eux en vue d'atteindre les fins politiques. Mais la tactique demeure l'unique science guerrière dans le sens où elle seule connaît la sanction du combat. Cette relation un peu particulière est source de confusions dans l'esprit de bien des chefs militaires qui ont, à tort, navigué de l'un à l'autre de ces concepts au cours d'une même bataille.

- la stratégie, dialectique des intelligences, a souvent tendance à conduire la pensée militaire vers des excès de conceptualisation. Confondant métaphysique et stratégie de l'action, les stratèges transforment trop rapidement des enseignements tactiques en une doctrine universelle. Cette « alchimie providentielle », le plus souvent imaginée après une défaite, se transforme malheureusement en une nouvelle catastrophe tactique quelques années plus tard.

Les définitions des principaux penseurs stratégiques nous aideront, dans une première partie, à poser les bases théoriques et conceptuelles de la tactique et de la stratégie. Puis à partir d'exemples historiques, la deuxième partie montrera que la confusion entre ces deux concepts est à l'origine de bien des défaites et que si la tactique est bien subordonnée à la stratégie, elle reste le seul véritable art de la guerre. Enfin de la dernière partie, nous retiendrons que la stratégie doit demeurer un exercice intellectuel et que des principes métaphysiques ne doivent pas servir de principes tactiques.

2. PRINCIPES FONDAMENTAUX ET DEFINITIONS

2.1 LA STRATEGIE EST UNE METHODE ALORS QUE LA TACTIQUE EST UNE TECHNIQUE

Guibert dans son essai général de tactique, avait déjà senti qu'il fallait dissocier la tactique en deux parties. L'une *élémentaire et bornée*, l'autre *composée et sublime*. Celle qu'il devait appeler la grande tactique était *la science des généraux*. Il insiste sur l'interdépendance entre tactique élémentaire et *stratégique* puisque selon ses premières conclusions, toutes deux ont pour objectif de mouvoir des forces. A première vue donc, il n'y a aucune différence de nature entre les deux, seulement une différence d'échelle et de complexité.

Guibert fut un des premiers à se demander pourquoi la tactique, à la différence des mathématiques, ne possédait pas d'éléments certains que l'on aurait pu transmettre de siècle en siècle. Il se rend rapidement compte que cette entreprise est difficile et reposera essentiellement sur l'expérience et l'apprentissage à partir des échecs passés.

La Rome du 2^e siècle avant JC accumulait les défaites mais ne les commettait jamais deux fois. A force de persévérance et d'opiniâtreté, les légions romaines ont appris et l'empire a progressé. Guibert écrivait à propos de la tactique qu'elle est en un mot, le résultat de tout ce que les siècles militaires ont pensé de bon avant le notre et de ce que le notre a pu y ajouter. Il est vrai que chaque peuple détermine des principes qui systématiquement sont désavoués par le siècle suivant. L'explication de Guibert est que pendant longtemps les militaires n'ont su ni analyser ni écrire ce qu'ils pensaient.

Le vainqueur de Fontenoy (1745) Maurice de SAXE, écrivait déjà que *la guerre est une science couverte de ténèbres, au milieu desquelles on ne marche point d'un pas assuré; la routine et les préjugés en sont la base, suite actuelle de l'ignorance. Toutes les sciences ont des principes, seule la guerre n'en a pas encore : les grands capitaines qui ont écrit ne nous en donnent point.*

La théorisation de l'art de la guerre est donc le point de départ de la tactique en tant que science. *La théorie d'un art est du ressort de tout homme qui pense.*

La stratégie elle, fait plus appel à l'intelligence et à son implication dans un ensemble d'éléments complexes interdépendants, d'où la notion de méthode. Le général De Gaulle et Napoléon, en lisant Guibert, ont le mieux décrit cette action de l'intelligence dans l'art de mener la guerre.

Pour De Gaulle, la guerre est quelque chose de trop imprévisible et soumis à beaucoup trop d'invariants. *L'action de guerre offre à l'esprit humain une sorte d'obscurité que l'intelligence doit aider à percer. Il arrive que parfois les militaires, s'exagérant l'impuissance de l'intelligence, négligent de s'en servir.*

À Sedan en 1870, le roi de Prusse est impressionné par les tentatives courageuses voire héroïques des Français. Les 1^{er}, 3^{er} et 4^{er} régiments de chasseurs d'Afrique et le 1^{er} hussard font tout pour rompre l'encerclement. Devant une telle détermination, Guillaume I s'écrie : *ah les braves gens!* Autour de lui ses officiers d'état-major approuvent. Seul Bismarck reste silencieux. Le courage lorsqu'il n'est pas productif, ne semble lui inspirer que du dédain. *À quoi bon se battre pour l'honneur alors qu'il suffit de prendre les bonnes décisions.*

Personne dans l'entourage de Napoléon III, n'avait pu prévoir qu'un tel encerclement de la part des Prussiens fut possible. La tactique apprend des échecs passés et la stratégie à l'intelligence de s'en souvenir et de reconnaître les situations similaires. Les Allemands se souvenaient de l'exemple de Napoléon et de la campagne de la Grande Armée en 1805. L'Empereur la mène en effet des côtes de la Manche à la victoire d'Austerlitz en trois mois. En moins de cent jours, il franchit le Rhin, le Danube, culbute les Autrichiens à Elchingen, prend Ulm et Vienne le 15 novembre, avant de battre les Austro-Russes le 2 décembre. Surprise, puissance et mobilité sont les principes napoléoniens qui subsistent en 1870, malheureusement du mauvais côté du Rhin.

En décrivant ce passage de la bataille de Sedan, Jean-François Deniau relativise la place de l'honneur par rapport à l'intelligence. Le général Ducrot a été exemplaire et lorsqu'il déclare *si c'est sans espoir, que ce soit pour l'honneur des armes* ; Deniau rajoute *l'honneur est ce qui subsiste lorsque tout le reste est perdu*. L'honneur est ce qui reste au tacticien lorsque le stratège a échoué.

Avant le premier conflit mondial, les Français construisent une ligne défensive et y attendent tranquillement les Allemands. Obstination et absence d'intelligence des chefs. Le combat n'est plus à l'affrontement de deux armées l'une en face de l'autre. Il n'est plus seulement tactique, il est stratégique. La stratégie est l'implication d'un chef et de son intelligence, dans un ensemble d'éléments tactiques.

La tactique est l'art de combiner les troupes et les moyens dans une bataille en appliquant une science, une technique ; la stratégie est l'art de relier les combats entre eux, selon une méthode.

2.2 LE RECOURS AU COUPLE MOYEN / FIN PERMET DE FAIRE UNE DISTINCTION CONSTRUCTIVE ENTRE LES DEUX CONCEPTS

Von Bülow écrivait en 1805 que la stratégie était la science des mouvements guerriers en dehors du champ de vision de l'ennemi. La tactique à l'inverse, se contentait des mouvements inscrits dans un espace à portée des canons.

Clausewitz a très rapidement réfuté les thèses de von Bülow à propos de la stratégie. Il a en effet considéré que la distinction portant seulement sur la notion d'espace dévolu aux combats était trop réductrice.

Il avait tout d'abord distingué dans ses premiers écrits, la petite guerre de la grande par l'effectif engagé. Mais il s'est rendu compte qu'en fonction des circonstances, la frontière était indéfinissable. En comprenant que le but stratégique n'était pas forcément la victoire, il en est arrivé à distinguer tactique de stratégie par les moyens mis en oeuvre et les fins attendues. La campagne de Russie en est un parfait exemple. Aucune thèse n'est soutenue avec plus d'insistance que l'approbation du plan de guerre adopté par l'Empereur pour réduire la Russie.

Napoléon devait marcher droit sur Moscou. Il ne pouvait entreprendre, ni une campagne méthodique, ni une conquête progressive. Tel qu'il l'imaginait et toute l'Europe avec lui, il n'avait pas le choix. Même en évitant les quelques fautes secondaires qu'il a commises, rien n'aurait pu changer l'issue désastreuse. Napoléon a parié qu'Alexandre traiterait avec la prise de Moscou, Alexandre n'a pas traité. Le parieur a perdu son pari parce qu'il a mal jugé son adversaire. C'est la seule bataille que l'Empereur n'avait pas besoin de gagner pour battre Alexandre. Il ne l'a pas compris et ce fut sa perte.

Ainsi, en ayant recours au couple moyens fins, les définitions prennent une *tout autre profondeur* selon les termes du général Poirier. Les moyens de la tactique sont les forces armées, la fin c'est la victoire. La fin de la stratégie c'est tantôt l'anéantissement tantôt la paix. L'exemple de la campagne de Russie illustre parfaitement cette affirmation.

Les victoires sont des fins intermédiaires à une fin supérieure de la stratégie. Il s'ensuit donc une hiérarchisation organique des fins et des moyens de l'art de la guerre. Mais si l'on admet que les fins peuvent être parfois similaires voire identiques, il est certains que les moyens mis en oeuvre sont de nature différente. Dans ces conditions, pourquoi alors ne pas considérer qu'il n'y a pas de différence entre tactique et stratégie mais simplement des nuances, une gradation de deux éléments constitutifs d'une seule

et même science, la guerre. Clausewitz l'a implicitement envisagé en ramenant le débat sur les définitions à une dialectique.

La distinction de l'art de la guerre en deux parties n'apparaît toutefois pas suffisante si l'on admet que la guerre est en fait, une décision politique.

2.3 LA STRATEGIE EST NEE DE CE QU'IL FALLAIT CREER UNE METHODE PERMETTANT DE RELIER L'ACTE DE GUERRE AUX FINS POLITIQUES

Observateur privilégié de Napoléon, Clausewitz a donc poursuivi son raisonnement en quittant le champ de la théorie pour tirer les conséquences de ce dont il était témoin. Il est donc tout naturellement amené à essayer de donner un sens aux campagnes de Napoléon à travers l'Europe.

Sauver la révolution puis la Nation, contre les menaces qui pesaient sur elles, était la fin politique de l'Empereur. L'art de relier les combats entre eux, afin d'imposer la paix et mettre ses proches sur les trônes d'Europe, fut la stratégie de Napoléon. La définition de la guerre comme poursuite de la politique par d'autres moyens prenait là tout son sens. Avec du recul et surtout l'expérience de cette formule, on serait tenté maintenant de la paraphraser et de dire que la guerre est la poursuite de la politique, non pas par d'autres moyens, mais en mélangeant d'autres moyens. Les moyens militaires sont en effet, une partie d'un ensemble plus vaste. En réaction, l'objectif final des Anglais était d'éloigner définitivement l'Empereur du pouvoir. La stratégie adoptée fut de le contraindre à mener des guerres à ce point meurtrières qu'il finirait par ne plus avoir le soutien du peuple français. La stratégie anglaise fut donc de favoriser, voire de subventionner des guerres en Europe. Pour atteindre leur but, ils avaient estimé que chaque bataille devait entraîner la perte de 60.000 hommes pour que l'Empereur devienne à terme, impopulaire. Les protagonistes ont effectivement mis en oeuvre des moyens selon une méthode combinatoire afin d'atteindre un but précis.

La détermination des fins en fonction d'une juste estimation des moyens, caractérise le génie politique du chef de guerre. En l'occurrence, Napoléon était à la fois chef d'Etat, stratège et tacticien. A première vue, la cohérence de l'ensemble apparaît plus facile à réaliser. Clausewitz a beaucoup écrit sur la campagne de 1812 et encore une fois, Napoléon ne s'était pas trompé, Moscou était bien le seul objectif envisageable.

Tactiquement ce fut une victoire, l'Empereur gagne à Borodino et les Russes abandonnent le champ de bataille. Selon Clausewitz, celui qui reste maître du champ de bataille est vainqueur. Mais la victoire du tacticien sur le terrain sans la destruction de l'armée Russe était-elle bien l'intention du stratège? En réalité stratégiquement ce fut un effondrement, politiquement le début d'un irrémédiable déclin. La fin de la stratégie devait être pour une fois, non pas l'anéantissement mais un traité de paix. Il n'en fut rien

et la retraite se transforma en déroute tactique. La frontière est effectivement indéfinissable. Le tacticien avait raison, pas le stratège.

Le calcul des moyens correspondait aux fins, mais en stratégie, le combat se résout aussi, à l'affrontement de deux hommes.

2.4 LA TACTIQUE S'ENSEIGNE CAR C'EST LE FRUIT DE L'EXPERIENCE ET DU TRAVAIL. LA STRATEGIE EST LE FRUIT DE L'INTELLIGENCE PUISQU'IL S'AGIT AU BOUT DU COMPTE, DE L'AFFRONTLEMENT DE DEUX ESPRITS

Nul doute qu'il s'agit là de l'assertion la plus partagée. Guibert déplorait que les grands Capitaines n'aient rien écrit de leurs batailles. Maurice de SAXE écrivait lui que la guerre n'était que routine et préjugés ; De Gaulle qu'à la guerre il y avait des principes mais qu'il y en avait peu. Les siècles n'ont donc transmis que peu de choses sur l'art de faire la guerre et à dire vrai, les quelques notions que l'on retient encore de nos jours sont transposables à bien des époques. Mais l'étude des échecs reste riche d'enseignements. Si la tactique n'apprend pas comment gagner à coup sûr, elle doit au moins enseigner comment ne pas commettre des erreurs déjà responsables de défaites. C'est en cela que la tactique est synonyme de travail car les exemples sont innombrables.

Guibert écrit que la tactique est une science qui enseigne à constituer les troupes, à les ordonner, à les mouvoir, à les faire combattre. Elle est la ressource des armées puisqu'elle est seule à suppléer au nombre, à manier la multitude. *La tactique embrasse la connaissance des hommes, des armes, des terrains.* Ce sont là des connaissances résumées qui déterminent tous les mouvements d'une armée en campagne. La tactique est une science qui s'enseigne. Il s'agit d'enseigner les quelques principes invariables dont parlait Napoléon et *qui ont pour objectif, principalement de garantir les armées contre l'erreur des chefs sur la force de l'ennemi.*

L'apprentissage de ces quelques principes, leur confrontation à quelques cas concrets et l'enseignement des causes flagrantes de défaites sont donc les bases de l'enseignement de la tactique.

La stratégie nous l'avons dit, met en oeuvre des moyens nombreux et variés dans un environnement essentiellement changeant. L'intelligence doit servir à réduire le champ possible de cette incertitude. Joly de Maizeroy en 1777 écrivait déjà sur le travail mental de l'homme de guerre. Nous savons que le stratège combine le temps, les lieux, les moyens, les intérêts divers et surtout, met en application un exercice intellectuel proche de la dialectique ; c'est à dire *la faculté la plus sublime de l'esprit du raisonnement.*

Le stratège livre un combat à un autre stratège qu'il connaît parfois d'ailleurs. Le stratège personnifie son adversaire, c'est la lutte d'un esprit contre un autre c'est ce qui sublime la stratégie par rapport à la tactique.

La complexité de la stratégie vient de ce qu'elle dérive des considérations morales, du caractère, du talent et de l'intérêt de l'adversaire , écrivait Napoléon à Ste Hélène.

Le chef tactique met donc en oeuvre des troupes en appliquant des principes en vue d'obtenir des effets. Il n'a pas besoin de s'insinuer dans l'esprit de son adversaire pour le combattre. En revanche, le général stratège personnalise son adversaire et c'est bien lui qu'il combat et non pas une armée. Son but c'est de comprendre ses objectifs pour anticiper ses actions. Le général Poirier parle à ce propos de *l'intrusion dans le processus mental de l'adversaire*.

2.5 L'ACTION DE TACTIQUE EST TOUJOURS SYNONYME DE COMBAT, PAS LA STRATEGIE

Cette définition empirique est de première importance. Elle nous apprend, grâce à l'étude des batailles, que la stratégie met en oeuvre d'autres moyens que les seuls moyens « guerriers ».

La stratégie au sens où je l'entends, écrit Guibert, ne consiste pas uniquement dans l'emploi efficace de la force. Elle n'intéresse pas seulement les ennemis qui se détestent mais aussi des partenaires qui se méfient l'un de l'autre. C'est de cette définition moins exclusive que l'on peut étendre la mise en oeuvre de l'art stratégique à d'autres domaines que la guerre et tout compte fait, à tous ceux qui voient des esprits concurrents s'opposer sur des sujets communs. La stratégie peut donc s'exprimer dans un contexte de tension extrême mais sans guerre. L'affaire des missiles de Cuba en est certainement un parfait exemple ou, plus généralement, la guerre froide. La tactique elle, est chaque fois sanctionnée par une victoire ou une défaite et cet état de fait la consacre définitivement comme l'unique science de la guerre.

L'issue d'une guerre peut parfois s'éloigner de l'objectif guibertien de l'anéantissement total de l'ennemi ou de son éviction du champ de bataille. La guerre 14-18 a montré l'effrayante disproportion entre les pertes subies et les résultats tactiques et stratégiques.

3. TACTICIENS ET STRATEGES DOIVENT AGIR EN FONCTION DE LEUR OBJECTIF RESPECTIF. DANS LE CAS CONTRAIRE ET L'HISTOIRE MONTRE QUE LA TENTATION EST GRANDE, L'ISSUE DES BATAILLES PEUT FACILEMENT BASCULER

3.1 TOUTE ACTION TACTIQUE DOIT S'INSCRIRE DANS LE CADRE D'UN BUT STRATEGIQUE; PAR CONSEQUENT LA TACTIQUE EST SUBORDONNEE A LA STRATEGIE

Le but de la stratégie c'est l'élimination de l'autre. Tout autre but n'est donc qu'un élément intermédiaire de cet objectif ultime. Le stratège organise tous les moyens dont il dispose et combine tous les combats nécessaires pour parvenir à la seule fin de la stratégie à savoir, *faire le plus de mal possible à l'autre* selon Guibert.

A son échelle, la tactique poursuit des buts en ignorant parfois la logique combinatoire qui relie les combats dans l'esprit du stratège. Celui qui fixe le but, fait de la stratégie, les autres sont des exécutants qui concourent à l'atteinte du but.

Pendant la bataille d'Angleterre, les Anglais qui possédaient tous les codes d'Enigma, auraient très bien pu en tirer un avantage tactique immédiat et décisif. Ce fut d'ailleurs la tentation de l'état major air qui voulait renforcer les défenses à chaque fois qu'il avait connaissance de l'imminence d'un raid allemand. Churchill le leur refusa systématiquement parce que lui, visait un but unique qui justifiait que l'on sacrifie parfois des vies humaines pour en sauver d'autres; c'était la victoire totale et l'élimination du III^e Reich. Pour atteindre ce but il ne fallait pas que les Allemands se doutent de quoi que ce soit. Les codes d'Enigma étaient un avantage stratégique plus qu'un atout tactique.

Il y a donc incontestablement subordination de la tactique à la stratégie. Clausewitz, confronté à plusieurs reprises à la Grande Armée, parlait de la stratégie comme de l'art de relier les combats entre eux pour arriver aux fins de la guerre. Pour lui, chacune des batailles de Napoléon était tactique, la fin était d'imposer la paix en Europe pour le bien des Français.

3.2 C'EST EN SERVANT D'INTERFACE ENTRE LA POLITIQUE ET LA TACTIQUE QUE LES BUTS STRATEGIQUES OPERENT LEUR TRANSFORMATION

Guibert avait commencé à distinguer tactique de stratégie, le jour où il s'est demandé non pas comment marchait une armée mais pourquoi elle marchait. Parce qu'une action est toujours déterminée par sa finalité. Tactique et stratégie se différencient par la nature de leur but. Le but de la *grande tactique* pourrait, selon

Machiavel, justifier tous les moyens. Clausewitz conceptualisera totalement cette approche de Machiavel avec la continuation de la politique par d'autres moyens.

La stratégie c'est la mise en oeuvre de certains moyens d'extrémité lorsque tous les autres ont échoué. Dans ce contexte, les Etats règlent leurs différends et défendent leurs intérêts de façon violente. *Il n'y a pas d'autre façon*, selon Guibert, *d'exprimer cette violence que par la mise en oeuvre de toutes les forces de la Nation*. La fin de la guerre est d'ordre politique et cela exclue toute idée de compromis. Lucien Poirier dit à ce sujet que les Etats montrent la solidité de leur constitution, leur volonté et en quelque sorte, leur puissance réelle, en appliquant l'axiome de Guibert selon lequel on ne peut concevoir aucun degré de violence que celui de *faire le plus de mal possible*.

La détermination du but politique et stratégique est fondamentale tant les moyens, leur mise en oeuvre et la conduite des opérations en dépendent. Lorsque les Anglais déterminent qu'il faut 60.000 morts à chaque bataille pour rendre les campagnes napoléoniennes impopulaires, la fin stratégique est simple et claire, tout le reste en découle. En 1943, la 2^e division d'infanterie canadienne débarque à Dieppe. C'est le début de l'opération Jubilé qui fut un échec sanglant, 3300 tués, blessés ou prisonniers et une formidable campagne d'invincibilité orchestrée par Goebbels. Cette opération de débarquement n'avait qu'un seul objectif : montrer aux Américains qu'une telle opération ne s'improvise pas et qu'en l'occurrence, Overlord avait toutes les raisons d'être mûrement réfléchi. La fin justifiait, selon les Anglais, cette opération.

Cette relation entre tactique et stratégie apparaît simple. La stratégie fixe le but et combine les moyens pour l'atteindre. Pour autant, l'histoire militaire montre que les chefs confrontés aux circonstances ne parviennent pas toujours à se positionner par rapport à cette logique. Parfois parce qu'ils anticipent à tort, souvent parce que le tacticien se prend pour un stratège, ou le stratège se laisse emporter par son tempérament guerrier.

3.3 A LA GUERRE, LES ERREURS SONT SOUVENT COMMISES QUAND LE TACTICIEN FAIT DE LA STRATEGIE ET INVERSEMENT

Cette affirmation tendrait à montrer qu'il existe une frontière entre tactique et stratégie. En réalité, ce sont deux aspects d'une seule et même activité, à savoir la guerre. Mais parce que la stratégie n'emploie pas que des moyens strictement militaires et surtout parce que la stratégie combine les différents combats tactiques, l'expérience montre que les moyens et les buts de l'une, ne sont pas toujours transposables à l'autre. La tactique a des conséquences immédiates sur l'action en cours et dans un espace

restreint, tandis que la stratégie perçoit ses dividendes dans un cadre espace-temps parfois si éloigné que la signification de certaines actions peuvent totalement échapper aux tacticiens.

En 1914, Foch victorieux avec son corps d'armée, reçoit l'ordre de se replier. Devant l'envie de désobéir, il se ressaisit et pense à juste titre, qu'il devait être un élément d'un ensemble plus vaste.

A l'inverse, von Klück malgré des ordres réitérés de Moltke, court vers la Seine en croyant tenir la gauche ennemie, décide d'envelopper l'aile gauche française au lieu de suivre la II^e armée comme ses ordres le lui demandaient. Il prit de plein fouet la contre attaque française provenant de Paris.

Tous les acteurs doivent se situer par rapport à l'objectif qui leur a été assigné. Ainsi les actions des uns, s'inscriront dans celles des autres, pour donner à l'ensemble toute la cohérence attendue par la fin ultime.

Par conséquent et de manière plus prosaïque, les subordonnés ne doivent agir que dans le cadre strict des ordres reçus.

Il peut arriver cependant que la désobéissance ou l'anticipation au niveau tactique serve les intérêts de la stratégie. Hitler ne croyait pas qu'une percée éclairée à travers les Ardennes conduirait à un succès rapide contre la France. Cette victoire est due certes, à de nombreuses autres circonstances mais avant tout, à Gudérián qui au mépris de tous les ordres reçus et suivant probablement une formidable intuition, lance ses divisions blindées jusqu'aux côtes de la Manche pour terminer par encercler l'aile gauche de l'armée française. Volonté, détermination, initiative sont bien là des qualités d'un stratège que n'était pourtant pas Gudérián dans la mission et le rôle qui lui avaient été confiés. Outre les circonstances changeantes et imprévisibles, l'art de la guerre est rendu plus complexe en raison du caractère insondable de l'esprit humain. Les réactions d'un chef à une action de l'adversaire ou aux modifications imprévues de certains critères constituent les principales raisons qui expliquent que tactique et stratégie ne sont pas des matières figées d'une science simple.

Le général De Gaulle, interrogé à propos de *nombreuses désobéissances dont le général Leclerc se serait rendu coupable*, selon les termes de son interlocuteur, répondait que *Leclerc n'avait fait qu'obéir scrupuleusement à ses ordres, même à ceux qu'il n'avait pas reçus*.

3.4 LES CIRCONSTANCES PEUVENT DONNER A UN MEME ACTE, TANTOT UN ROLE STRATEGIQUE ET TANTOT UN ROLE TACTIQUE

La désobéissance de Gudérián montre que le caractère de certains chefs de guerre, s'accommode difficilement de cette stricte subordination de la tactique à la stratégie. Elle montre aussi que pour certains d'entre eux, une réelle capacité à s'inscrire dans la fin stratégique les conduit à anticiper, parfois à désobéir. Ainsi la victoire tactique de Gudérián devient une véritable victoire stratégique.

Lorsque le général De Gaulle décide la prise de Saint-Pierre et Miquelon par une poignée d'hommes, cette opération tactique dans son déroulement, revêt un caractère stratégique dans l'esprit du chef de la France libre. Les circonstances et le sens que l'on veut donner à une action jouent un rôle tout aussi grand dans sa qualification que l'effectif, les moyens engagés et la superficie des territoires concernés.

La tactique devient en quelque sorte, stratégie. En mai 1917, le général Pétain hérite d'une crise multiforme, dont chaque élément mérite une réponse appropriée mais qui toutes, doivent s'inscrire dans une approche d'ensemble. Les offensives à outrance échouent et la troupe déserte. Pétain comprend que sans soldats, la guerre est perdue. La décision tactique de mettre un terme à ces offensives meurtrières a une portée stratégique puisque la guerre peut continuer.

Le facteur temps et la personnalité du chef sont déterminants dans ce changement de nature d'un même combat. Ainsi dans une même bataille, une opération peut s'avérer vitale du point de vue tactique à un moment précis. Puis les circonstances changeant, cette même opération n'a plus aucun intérêt, pire, elle s'avère être une faute stratégique. L'intelligence dont parlent tous les penseurs stratégiques doit dans ce cas, se substituer à la simple mise en oeuvre des mécanismes tactiques appris dans les écoles ou par l'expérience.

La bataille de Bir-Hakeim constitue un exemple très intéressant du rôle que peuvent jouer le facteur temps et la personnalité d'un chef dans l'évolution de la nature d'une bataille.

La garnison française jouait le rôle de pivot sur lequel devait s'appuyer la VIII^e armée de Richie. Le lieu ne représentait aucun intérêt stratégique en soi. Rommel décidait d'attaquer au nord du dispositif anglais pour faire diversion et lancer une vaste opération de contournement, largement par le sud de Bir-hakeim. Ainsi il prenait les Anglais par le flanc, pendant que la division italienne Ariete devait s'emparer de Bir-

Hakeim. Rommel se donnait 4 jours pour réaliser cette opération dont 3 pour détruire la VIII^e armée. Il n'existait ensuite plus aucun obstacle ni de forces pour s'opposer à lui jusqu'au canal de Suez. Le but stratégique était clair, le canal et la destruction de l'armée britannique ; le plan clairement identifié et le temps compté. Alors comment le stratège allemand a-t-il pu consacrer près de 40.000 hommes à la réduction d'une résistance qui en comprenait 3700 et finalement perdre près de 15 jours à traiter un modeste objectif tactique. Cet entêtement de Rommel à vouloir réduire la résistance française de Bir-Hakeim ne lui permit ni de menacer Richie ni d'atteindre l'Egypte. Ce fut le début du déclin inéluctable du III^e Reich.

La bataille avait connu des débuts difficiles pour l'Axe mais Rommel parvient à se rétablir sur des positions solides pour enfin reprendre l'initiative. Pour cela il devenait impératif de s'emparer de Bir-Hakeim car la garnison française constituait une menace inacceptable sur les flux logistiques et opérationnels des Allemands. La poursuite de l'armée britannique nécessitait en effet un besoin en munitions et ravitaillements énormes qui ne pouvaient pas tous passer par le centre. Conscient de ce souci momentané, les Anglais décident bien sûr de maintenir les Français en place, plus longtemps que prévu. Le facteur temps commence à jouer contre Rommel mais rien ne justifie encore de modifier les plans. Pour le général allemand, ce contretemps va progressivement devenir un sujet central de préoccupation qui va le détourner de son but initial. A partir du 2 juin, des forces de plus en plus puissantes furent envoyées contre le camp retranché des Français libres. La division Trieste, la 90^e division légère allemande, trois régiments blindés et dix groupes d'artillerie vont y concentrer tous leurs efforts, avec l'appui intense de la Luftwaffe. L'intérêt secondaire de cet objectif tactique est tout doucement en train d'opérer sa mutation dans l'esprit de Rommel pour devenir prioritaire au point de stopper la progression du reste des opérations et surtout, d'accaparer toute son attention.

On ne peut pas dire des Anglais qu'ils se soient aperçus de cette évolution et ce sont plutôt les événements, peu favorables pour eux au nord, qui vont les contraindre à décider le repli général de la VIII^e armée. Comprenant toutefois le parti qu'il peut tirer de la situation des Français, Richie leur demande de tenir encore pour attirer le plus de forces possibles et permettre au gros de la VIII^e armée d'atteindre l'Egypte.

Rommel qui avait jusque là fait preuve d'un grand sens tactique, mais aussi d'une grande finesse stratégique, tombe définitivement dans le piège et va lui même prendre la direction des opérations contre Bir-Hakeim. En faisant d'un simple combat tactique, une affaire personnelle, le chef de guerre va commettre une faute stratégique irréparable.

Devant la résistance décuplée des Français, Rommel va lancer encore plus de forces dans la bataille. Cette perte de temps et de moyens l'obligeaient maintenant, à

l'emporter coûte que coûte. En effet le temps continue de jouer contre les Allemands et le comportement des Français pousse le haut commandement allemand à considérer Bir-hakeim comme une priorité politique. L'analyse était qu'une victoire des forces française libres sur les forces allemandes serait un précédent inacceptable.

Au départ, le point d'appui français était un objectif tactique, il est devenu en l'espace de 10 jours, un enjeu politique tout en restant une erreur stratégique.

3.5 LES VICTOIRES TACTIQUES SONT TROMPEUSES LORSQU'ELLES NE S'INSCRIVENT PAS OU PLUS, DANS UNE LOGIQUE STRATEGIQUE

La bataille de Gazala fut un échec retentissant pour la VIII^e armée et consacra la faillite définitive de l'opération Crusader. Mais ce qui est apparu comme une incontestable victoire tactique pour l'Afrika Korps, a été une défaite stratégique. Si Rommel a effectivement pu entreprendre une progression spectaculaire c'est parce qu'il ne rencontrait plus rien en face de lui. Lorsqu'il atteint les premières positions anglaises à El-Alamein, celles-ci ont eu tout le temps de se retrancher et les troupes allemandes ne sont de toute manière pas en mesure de combattre dans la foulée. C'est en rapportant ce résultat aux fins prescrites au départ dans le plan de Rommel que l'on mesure la distance qui sépare l'issue de la bataille à l'objectif stratégique initial. La VIII^e armée n'est absolument pas détruite, le combat s'est déroulé du 27 mai au 30 juin au lieu des 4 jours prévus et les troupes de l'axe n'atteindront jamais le canal.

Les Allemands ont souvent commis ce genre de confusion dans leurs opérations en plaçant la victoire tactique, avant le but stratégique. Dans la culture militaire allemande, cette conception très guerrière de la façon d'atteindre son but est très présente. Elle émane sans aucun doute de la période prussienne. Après la victoire de 1866 et de 1870, l'armée allemande consacre à Moltke et à son système de commandement, une admiration sans réserves.

La même erreur fut commise par le *Panzer Gruppe Guderian* sur le front de l'Est. La bataille de Smolensk est encore une magnifique manoeuvre tactique des allemands mais tous les moyens consacrés par le fin stratège des Ardennes, lui feront cruellement défaut devant Moscou quelques temps plus tard. L'expression du caractère et de la personnalité du chef est ici déterminante et s'apparente d'ailleurs à une longue série d'exemples d'initiatives malheureuses de la part des généraux allemands. C'est dans Nietzsche que les chefs Allemands puisent leur philosophie portée à développer à l'extrême leur caractère, de telle sorte qu'ils étaient poussés à agir par eux-mêmes dans tous les cas.

Toute action tactique doit s'inscrire dans le cadre d'un but stratégique. Dans le cas de la seconde guerre mondiale, chaque but stratégique est lui même l'élément constitutif d'un but politique plus général encore. Devant cette résistance inattendue des Français et en raison de son obstination, Rommel doit faire appel à des renforts qui étaient placés en réserve pour l'attaque de Malte et de Suez. Du coup, non seulement ces deux projets doivent être abandonnés mais avec eux tout espoir de déferler sur le Proche-Orient et ses pétroles, de faire la jonction avec les troupes allemandes qui devaient descendre du Caucase et de foncer ensuite sur les Indes où Hitler voulait rejoindre les Japonais. C'est avec cet enchaînement de conséquences que l'on mesure la portée d'une erreur de jugement et d'appréciation. Rommel et Guderian ne se sont probablement pas placés dans un environnement plus global que leur propre action contrairement à Foch en 1914.

La défaite tactique des Anglais se transforme elle, en semi-victoire stratégique. Le temps gagné par les Français permet de sauver la VIII^e armée et de faire venir la IX^e armée d'Irak.

Enfin la défaite tactique des Français, puisqu'ils ont quand même fini par abandonner la position, se solde ni plus ni moins que par une retentissante victoire politique. Pour la première fois des Français constitués en une grande unité, affrontaient brillamment des Allemands. La légitimité de la France libre en était renforcée.

Les rapports complexes qui peuvent exister entre tactique et stratégie sont assez curieusement rassemblés dans cet épisode de la seconde guerre mondiale. Les commentaires de tous les protagonistes sont d'ailleurs significatifs.

Le sens d'une victoire ou d'une défaite ne prend toute sa signification que par rapport au but ultime.

« Les forces françaises libres résistèrent avec la plus grande bravoure à Bir-Hakeim ; En arrêtant pendant plus de quinze jours l'avance allemande, elles permirent de gagner du temps, d'amener des troupes de Palestine et de couvrir l'Egypte . » Winston Churchill . 12 Juillet 1942.

« Les Français sont les meilleurs soldats d'Europe, après nous. Bir-Hakeim en est la preuve . » Adolf Hitler

« Pour autant que Bir-hakeim doive être considéré comme un échec, puisqu'en définitive nous avons quitté, sur ordre, notre position, j'ai été battu. Mais si l'échec a eu des répercussions telles qu'il soit en fait une victoire, j'ai le droit de répéter : nous l'avons emportée. » Général Pierre-Marie Koenig 14 juillet 1942.

A l'appui de cet exemple où la frontière entre tactique et stratégie est à ce point difficile à cerner, il est intéressant de poser la question de savoir, en fonction de quoi, la tactique devient-elle stratégie.

Cela dépend peut-être de plusieurs facteurs. En premier lieu, le niveau d'organisation peut dans certains cas, favoriser le processus. Le rôle de Rommel et de Guderian dépassait probablement le simple cadre tactique de leur bataille respective. La manoeuvre d'armées entières était dans, l'esprit de Clausewitz, déjà de la grande tactique.

La définition de l'objectif dans sa nature et les moyens mis en oeuvre sont incontestablement déterminant dans cette évolution. Si le chef de guerre reçoit pour mission du politique, de battre les forces de l'ennemi pour contraindre son politique à modifier ses intentions, alors son action peut très facilement venir sur le terrain de la stratégie.

C'est sans aucun doute tous ces facteurs réunis qui modifient la nature d'une bataille, mais c'est également lorsque les circonstances ne permettent plus la simple application des principes enseignés. Le chef de guerre fait alors appel à l'intelligence et à l'instinct. Il fait de la stratégie.

4. LA STRATEGIE DOIT DEMEURER UNE METHODE PROPRE A EXERCER LES INTELLIGENCES. DES PRINCIPES METAPHYSIQUES DECOULENT RAREMENT DES REFLEXIONS DOCTRINALES

4.1 L'ETUDE DES BATAILLES N'A PAS COMME PRINCIPAL BUT, D'EN TIRER UN PROCEDE UNIVERSEL DE VICTOIRE

Après l'empire de Charles Quint, la France a commencé à gagner les guerres et fini par dominer l'Europe parce qu'elle était le pays le plus peuplé, le plus riche et la Nation la plus centralisée. On ne trouve là, aucune supériorité doctrinale, conceptuelle ou stratégique.

La réflexion stratégique a trop souvent cherché à définir la règle universelle d'action propre à tous les problèmes. La plupart du temps, ces études sont orientées par des événements tactiques sans tenir compte des circonstances. L'esprit est par conséquent enfermé dans une doctrine qui annihile justement ce qui fait la différence entre tactique et stratégie, c'est à dire l'intelligence et l'initiative.

Les chefs militaires de la révolution puis ceux de l'empire ont trouvé dans leur mépris du dogmatisme, les raisons de leurs succès. Il n'existe pas de doctrine de la Grande Armée. Saisir les circonstances, s'y adapter et les exploiter, telles étaient les théories de Napoléon. On pourrait chercher en vain dans ses plans de bataille, une constante, une conception personnelle de l'art de faire la guerre. A Austerlitz il se replie sur un terrain choisi d'avance, s'y défend, puis attaque en fin de journée. A Iena, il prend l'offensive dès le début jusqu'à mettre en déroute tous les Prussiens. A Eylau il fixe les Russes et les prend de flanc. Aucune stratégie particulière n'est immuable mais des conceptions qui sont des adaptations aux circonstances.

Autrement dit on ne se prépare pas à devenir un stratège. La stratégie c'est l'art de combiner des actions et des moyens pour atteindre des objectifs dans un but politique. C'est l'exercice de l'intelligence pour mettre en application des moyens dont la combinaison permet d'atteindre les fins. C'est donc bien une dialectique de l'intelligence appliquée à des situations. Ces situations sont dépendantes des fins, des moyens, des circonstances, des personnalités des chefs.

La définition d'une stratégie est indispensable pour le temps de paix pour préparer les outils et entraîner les forces.

Après la catastrophe de 1870, la pensée militaire française a tenté de se renouveler. A partir de l'étude de l'histoire et notamment des campagnes napoléoniennes, l'offensive et l'audace sont retenues comme vertus premières à tout

combat. Mais c'était ignorer qu'à chaque bataille, il est des circonstances, des personnalités qui sont les principaux facteurs conditionnant l'issue d'une bataille.

Il ne faut donc pas retenir un fait ou une attitude tactique sorti de son contexte pour l'ériger en vertu stratégique. Les généraux Prussiens ont souvent compromis, par leur témérité, des situations qui ne sont restées à leur avantage que grâce à la passivité incompréhensible de l'armée française. Une génération militaire se persuada donc que l'offensive avait une vertu transcendante.

Offensive étant synonyme de mouvement, on retrouvait l'analyse faite par de Guibert à propos de la tactique et de la grande tactique. Engagée dans cette voie et rassurée par ce retour aux fondamentaux stratégiques, la pensée militaire quittait le terrain de la réalité guerrière pour transformer en doctrine, une métaphysique absolue de l'action. Pourtant, Guibert avait bien écrit que la différence se trouvait dans le pourquoi du mouvement. Le pourquoi apporte tout son intérêt à l'approche intellectuelle.

Une attitude guerrière, si noble soit elle, ne peut pas servir de vertu unique

La tendance était si forte que même dans le cas où il fallut se résoudre à conduire quelques manoeuvre défensives, on inventa la contre attaque comme étant une action propre à cette même défensive.

La faute consiste à transposer dans l'ordre stratégique puis doctrinal, des enseignements de défaites tactiques. En 1914 cela donna lieu à des concentrations de forces à priori, des offensives immédiates dans des opérations qui furent entreprises sans qu'il fut tenu compte des intentions, du dispositif de l'ennemi et du terrain.

4.2 LA STRATEGIE DOIT DEMEURER UNE DIALECTIQUE PROPRE A EXERCER LES INTELLIGENCES

Celui qui a aiguisé son esprit à cette matière abstraite, a plus de chance qu'un autre, de mesurer toute la portée de ses ordres sur le plan militaire et politique, parce qu'il saura ordonner ses actions au but poursuivi.

Raymond Aron, dans ses commentaires sur Clausewitz, écrit que la théorie doit former l'esprit de celui qui deviendra chef de guerre ou plutôt, elle doit le conduire dans son éducation et non pas l'accompagner sur-le-champ de bataille. Si les batailles demandent l'application de principes, la conduite de la guerre ou stratégie, ne tolère pas de procédés identiques en raison des trois facteurs suivants : l'action réciproque des forces, l'influence et l'indétermination des forces morales et la complexité des situations dans lesquelles l'acteur prend ses décisions.

La victoire de la Marne est venue couvrir de gloire celui qui a su s'affranchir de théories construites dans l'abstraction. De même, la posture défensive du printemps 1918, marquait fortement cette volonté d'adaptation aux circonstances et d'opportunité. La doctrine de l'à priori aurait probablement conduit à appliquer une tout autre manoeuvre.

Concluant sur le danger de la pensée stratégique à priori, De Gaulle écrit : *puisse la pensée militaire française résister à l'attrait séculaire de l'à priori, de l'absolu et du dogmatisme! Puisse-t-elle pour n'y point succomber, se fixer dans l'ordre classique! Elle y puisera le goût du concret, ce don de la mesure, ce sens des réalités qui éclairait l'audace, inspirait la manoeuvre et fécondait l'action*

4.3 L'EVOLUTION DES PRINCIPES TACTIQUES ET STRATEGIQUES PAR RAPPORT A L'EXPERIENCE HISTORIQUE

La théorie tactique comporte plus de principes, de règlements ou de méthodes que la théorie stratégique parce que les phénomènes y présentent plus de régularité. De plus, on peut difficilement laisser à des milliers d'officiers et de sous-officiers, la liberté d'initiative qui appartient au chef de guerre. Mais comme les instructions tactiques doivent garantir à chaque époque l'efficacité de l'instrument, elles doivent changer avec les armes et la politique.

De manière analogue, la théorie stratégique évolue-t-elle avec les époques, les sociétés et les manières de penser? En gros, existe-t-il une relation entre la théorie et l'histoire? Entre les concepts et l'expérience?

Si on prend en compte la différence des temps et des circonstances, c'est la tactique qui change le plus puisque l'instrument, à savoir les armées, évolue avec l'industrie. Ainsi Clausewitz, lorsqu'il traite de la répartition des trois armes en fonction du temps et des circonstances, admet implicitement que la tactique en fonction des armements et des organisations, se prête à l'établissement de principes, mieux que la stratégie.

Plus généralement, elle tolère un enseignement doctrinal. Mais si l'expérience historique demeure nécessaire à la théorie tactique, on peut dire que la stratégie possède tout de même quelques principes. De la même façon qu'on n'attaque pas de l'infanterie bien préparée avec de la cavalerie écrit Clausewitz, il vaut mieux au niveau stratégique, ne pas modifier la direction d'une attaque. C'est l'erreur commise par Napoléon en renonçant à poursuivre Blücher.

Un principe tactique connu de tous, recommande au tacticien de conserver des troupes en réserve pour la phase finale, tandis qu'un principe tout aussi connu

recommande au stratège, de jeter toutes ses forces dans la bataille qu'il aura jugée décisive.

Les principes tactiques sont-ils différents des principes stratégiques?

On peut invoquer une différence de degré. Plus on se rapproche de la base et plus on a besoin de règlements. Liberté d'esprit pour les chefs de guerre, rigueur de la méthode inculquée aux chefs de niveau inférieur. Mais nous avons vu que la tactique comme la stratégie est soumise aux mêmes invariants et aux mêmes frictions ; ces facteurs d'incertitude qui font que les combats se déroulent rarement comme prévu dans les plans. L'échec du plan Schlieffen à la bataille de la Marne, est dû à une accumulation de frictions. La résistance des Belges, l'entrée en Prusse des Russes plus tôt que prévu. De plus, l'enveloppement d'une armée de millions d'hommes suppose une coordination sans failles. C'était sans compter avec la tendance individualiste des généraux allemands. Plutôt que de faire confiance à des initiatives individuelles, mieux vaut s'en tenir à des prescriptions claires qui indiquent la décision appropriée dans la majeure partie des cas. Ajoutons que la machine militaire est constituée d'hommes tous par nature, différents et pourtant destinés à agir comme un seul. Les principes inculqués aux soldats, deviennent en campagne des arts méthodiques au sens de la méthode et l'on atteint pour ainsi dire, l'automatisation.

4.4 LA STRATEGIE N'A QUE PEU D'INFLUENCES SUR LE DEROULEMENT DES OPERATIONS. MAIS L'EVOLUTION DES MOYENS DE LA TACTIQUE DOIT REGULIEREMENT CONDUIRE A DES EVOLUTIONS STRATEGIQUES

Cette relation de cause à effet de la tactique vers la stratégie se démontre plus facilement. Les penseurs stratégiques doivent se poser sans cesse la question de savoir si l'émergence de telle ou telle technologie est susceptible ou non, d'entraîner des modifications dans les stratégies.

Les enseignements tactiques de la guerre 14-18 et l'évolution des moyens matériels auraient dû montrer le chemin de l'évolution stratégique qui aurait peut être permis de gagner la guerre de 1940.

L'affrontement meurtrier du premier conflit mondial annonçait la fin du système des masses. Une fois le front établi entre la Suisse et la mer du Nord, on a vu pendant quatre longues années, les plus grandes armées du monde s'entre-tuer dans de furieuses batailles. Douze millions de morts, des quantités colossales de munitions utilisées pour seul résultat quelques centaines de mètres de gain territorial. Au printemps 1918, grâce à une avalanche d'obus de gros calibre, les Allemands ont certes pu percer les lignes françaises et britanniques mais les divisions d'infanterie n'ont jamais pu exploiter cette supériorité technique du moment. Chez l'ennemi aussi, les progrès tactiques n'étaient pas suivis de changements stratégiques. La force

mécanique, permise par l'avènement du moteur, sa puissance qui autorisait des blindages substantiels, montrait qu'elle devenait l'instrument essentiel de la manoeuvre.

Si pour des raisons compréhensibles la doctrine ne pouvait pas évoluer pendant le premier conflit mondial, cette évolution aurait du se produire avant le début du deuxième. Mais en 1940 rien n'est fait. Le colonel De Gaulle écrit un mémorandum aux généraux Weygand et Gamelin et à messieurs Raynaud et Daladier en leur signifiant qu'aucun des deux adversaires n'avait encore tiré parti de cet avantage.

Ni la France ni l'Allemagne n'ont encore su ériger la force mécanique en un système conçu et organisé de manière à prendre à son compte, l'effort principal pour la victoire.

Au lieu de porter la réflexion doctrinale et stratégique sur l'apport considérable qu'apportaient les chars et les avions dans le combat, Allemands et Français se sont contenté d'intégrer ces nouveaux systèmes d'armes dans des schémas pré-établis.

Il y a là, pour les penseurs militaires, un effort de volonté à faire. La volonté de se poser la question de savoir si l'émergence d'une technologie est susceptible de modifier la stratégie militaire. Cette approche volontariste n'est possible que si l'on accepte d'emblée de ne pas se retrancher frileusement derrière une doctrine à priori.

Cette même analyse doit être appliquée à l'ennemi pour anticiper sur ses nouvelles intentions et capacités. Des progrès tactiques considérables peuvent donner des avantages capables de susciter des ambitions stratégiques nouvelles.

De Gaulle écrivait, toujours en 1940, *si l'ennemi n'a pas su constituer une force mécanique suffisante pour briser nos lignes de défense, tout commande de penser qu'il y travaille, or il faut savoir que la position Maginot ... est susceptible d'être franchie.*

D'une constatation tactique, il tire une nouvelle capacité stratégique. *La rupture des organisations fortifiées, peut du fait des moteurs combattants, revêtir un caractère de surprise, un rythme, des conséquences tactiques et stratégiques.* Exactement ce que l'on dira plus tard, de l'offensive de Guderian.

La supériorité de la force mécanique en 1917-18 n'a produit, dans l'euphorie de la victoire, aucune « révolution » stratégique. La guerre de 1940 s'est donc soldée par l'accumulation une fois de plus, de masses humaines inopérantes et d'ailleurs inemployées.

Pour autant, il faut prendre garde de ne point dogmatiser des faits qui ne sont que tactiques.

L'armée française avait mesuré, au cours des combats de 1855 et 1859, l'efficacité du feu et notamment du feu d'infanterie. A Sébastopol, on avait vu pour la première fois, les fusils arrêter à distance, les soldats les plus déterminés. A peine cette réalité

constatée, que le Chassepot puis la mitrailleuse sont mis en service, conférant à l'armée française, une notable supériorité en armement. De cette supériorité technique et de ce constat tactique, les chefs de guerre en tirèrent une règle générale qui vouait aux positions défensives choisies d'avance, un avantage extrême. On comprend mieux la passivité des généraux français en 1870.

4.5 L'INTERET POUR LE CHEF DE GUERRE, EST DE SAVOIR S'IL PEUT DEDUIRE SES DECISIONS DES PRINCIPES

En fait il s'en inspire. Les situations sont excessivement différentes mais le stratège doit savoir que la conduite de la guerre, donc la stratégie, est soumise à trois constantes. La victoire est le propre de la tactique, la stratégie est la combinaison des victoires et tout changement de la tactique exerce une influence sur la stratégie.

Tactique et stratégie ont des finalités différentes de telle sorte que les principes de l'une ne peuvent servir à l'autre.

La finalité de la stratégie c'est de parvenir à la décision finale. Celle de la tactique c'est l'addition d'échecs et de succès dont la somme peut contribuer à la première.

Le stratège doit également définir ses objectifs par rapport à la finalité politique qui donne son sens à la guerre. Les objectifs militaires sont peu nombreux au regard des fins politiques possibles. Aussi, c'est le caractère de priorité qui fixera à la stratégie, l'objectif militaire approprié. On peut donc énumérer les objectifs possibles : les forces armées de l'ennemi, ses ressources, sa volonté politique, sa capitale, ses alliés.

5. CONCLUSION

L'histoire sert à mettre en lumière des principes. Des campagnes de Napoléon, Clausewitz avait retenu que la théorie s'occupait avant tout de la question de savoir comment garder, au point décisif, une supériorité de forces et de matériels et qu'en cas d'impossibilité il faut compter sur les forces morales. Américains et Soviétiques l'ont probablement appris à leurs dépens respectivement au Vietnam et en Afghanistan.

Clausewitz tenait les principes pour des aide-mémoire et non pas pour une loi que les généraux devaient suivre aveuglément. Les principes sont des règles que l'expérience et l'observation révèlent et que le raisonnement confirme. Il s'agira donc d'une manière d'agir que le chef de guerre adoptera, à moins que les circonstances particulières ne justifient qu'il prenne une décision contraire.

C'est au terme de l'oeuvre de toute une vie que Clausewitz parvient à cette conclusion qui constitue après tout, une sorte d'échec. Sans finalité politique, il ne peut y avoir de stratégie. C'est la raison pour laquelle il renonce, à la fin de sa vie, à théoriser l'art de la guerre.

L'étude historique lui a montré que les opérations militaires ne visaient pas toujours la destruction des forces ennemies. Dans ces conditions, lorsque la finalité devient conditionnelle, il ne peut exister de règles. On pourrait tout au moins préciser qu'il n'existe pas de règle universelle.

La complexité des conflits modernes et l'évolution de la société mondiale rendent les gouvernements occidentaux hésitants. Il semble en effet difficile aujourd'hui d'avouer aux opinions publiques que l'on puisse à nouveau, un jour, être en guerre. Dans ces conditions, il n'est pas possible de définir une stratégie globale. Lorsque la fin politique n'est pas clairement annoncée, le chef militaire ne fait que de la tactique, avec le risque que les opérations ne soient pas toujours en cohérence avec la politique non avouée.

Les stratégies actuelles, servies par de hautes technologies, peuvent éviter les massacres et préserver les vies. C'est en tout cas ce qu'on a pu lire et entendre après le conflit du Golfe. Mais les sociétés qui le prétendent ne sont pas réellement menacées.

En étudiant l'axiome d'efficacité de Guibert, le général Poirier écrit qu'une Nation menacée, appliquera le principe de la mise en oeuvre de tous les moyens pour son salut. L'Etat d'Israël a une stratégie simple et totale : assurer sa survie. Nul doute que dans un tel contexte, tous les moyens de la Nation ne soient mis en oeuvre. Toutes les résolutions de l'ONU n'y peuvent rien changer.

C'est donc lorsqu'elle se sent menacée dans son existence, qu'une Nation définit une stratégie. Les conflits à moindre coût existent mais ce ne sont pas les guerres dont parlaient Guibert, Napoléon et De Gaulle.

Dans une société mondiale qui nie la guerre et qui s'empresse d'imposer la paix aux peuples qui se haïssent, sans même leur offrir de solution durable, il est à craindre que stratégie ne devienne une expression galvaudée.

A propos d'Enigma et de Fortitude évoqués précédemment, Jean-François Deniau écrit que c'était là, une formidable leçon de politique donnée par Churchill. Il dit aussi que malheureusement les hommes d'Etat peuvent être parfois engagés dans un autre processus, celui de la non-décision.

« Quand la peur de voir entraîne la peur d'agir et la peur d'agir conduit à refuser de voir, cela s'appelle MUNICH ».

Sans décision politique, il n'est point de stratégie possible. Sans stratégie, la tactique est aveugle.